

L'ABEILLE A BUFFALO.

LES LECTEURS DE L'ABEILLE QUI... LES LECTEURS DE L'ABEILLE QUI... LES LECTEURS DE L'ABEILLE QUI...

Bulletin-Météorologique.

Washington, D. C., 30 septembre (diffusion pour la Louisiane). Temps: beau, mardi et mercredi; 1. 12 vents d'est.

LES TRAVAUX

Notre Administration Municipale.

Il se passe, à chaque instant, de la Louisiane, de la Nouvelle-Orléans, dans l'Amérique du Nord, dans l'Amérique Centrale, en Europe, en Orient, en Afrique, de nombreux événements qui ont le don d'attirer nos regards...

nette, de moins approximative des réformes actuellement sur les tapis. C'est par dizaine qu'on les propose et que l'on en dispose. Nous avons eu quelque fois la curiosité d'en faire le compte et nous pouvons affirmer que jamais, administration urbaine n'a déployé plus d'ardeur au travail et n'a lutté avec autant d'obstination contre les difficultés.

L'ARMÉE FRANÇAISE.

Interview avec le général Sakhroff. Les qualités reconnues du soldat français, le les ai parfaitement constatées: ce sont de bons marcheurs, résistants à la fatigue, d'un entrain qui ne se dément pas dans les coups de collier que nous leur demandons...

longtemps le premier de tous. Nous-mêmes, Russes, qui préparons la fabrication d'un nouveau matériel d'artillerie, nous savons que nous serons en retard sur vous, tout en venant après vous. De même les Allemands, qui furent les premiers à construire un canon à tir rapide, et que vous avez distancés de telle sorte que leur matériel est démodé et demande à être remplacé. Mais en dehors de ces qualités que réunit votre nouvelle pièce, elle contient un secret, le secret du frein, une merveille. Ce secret, nous, vos alliés, nous ne le possédons pas; les Allemands encore moins que nous. Bref, toutes les artilleries pourrnt se renouveler; elles sont dans l'impossibilité technique de réaliser actuellement un progrès sur vous; c'est à la gloire de votre corps d'artillerie.

Les manœuvres de l'Est.

On ne lira pas sans intérêt le compte rendu des manœuvres dont une partie de l'armée vient de donner l'admirable spectacle au Taar. L'ABEILLE a constaté dès la première heure, le succès de ces manœuvres; mais les appréciations ci-dessous viennent d'un correspondant, d'un témoin oculaire, ce qui leur donne un plus grand intérêt: Bethel, 15 septembre.

Après les illuminations qui, hier soir, étaient l'arrivée des officiers étrangers, Bethel a été réveillé ce matin, dès quatre heures, par un grand mouvement de troupes, que ne tardait pas à suivre une vive canonnade pres que aux portes de la ville.

côté Corry-la-Ville et Amagne, de l'autre côté Biermes et Perthes, avec mission de retarder, si possible, la marche des colonnes ennemies et d'agir sur leurs derrières.

L'armée B, dont la tâche était de reprendre vigoureusement son offensive de l'avant-veille, avait rassemblée, vers sept heures, ses 40e et 42e divisions en première ligne entre Bertoncourt et Novy, soigneusement dissimulées derrière les crêtes; sa 12e division en seconde ligne sur Ohevrières. Les divisions du 20e corps étaient au même moment: la 11e au nord de Bethel et la 30e au nord-ouest de la ville, vers les cotes 121 et 130.

Pour en finir avec la cavalerie, disons tout de suite que, les deux armées étant maintenant en contact et à distance de combat, son rôle était virtuellement terminé, au moins quant au combat.

C'est vers sept heures que, comme nous l'avons dit plus haut, l'action s'engagea d'abord par la gauche de l'armée assaillante B, où était le 20e corps. Celui-ci, dans sa marche, avait pour axe de direction la grande route de Bethel à Eoly. Il était appuyé par une nombreuse artillerie, qui prit aisément la supériorité du feu.

Par M. Frédéric Febvre. Ex-vice-doyen de la Comédie-Française.



Par M. Frédéric Febvre

Jouons à Compiègne

Pour beaucoup d'entre nous, c'était une faveur très recherchée que celle de figurer au programme d'une représentation donnée au palais de Compiègne. Quand nous avons cette bonne fortune, nous quittons Paris par un train du matin, pour avoir le temps de faire une excursion en forêt.

Un des officiers de la maison impériale, grand ami des artistes, avait la bonté de faire mettre à notre disposition un break attelé en poste, qui nous conduisait à Pierrefonds par la route des Etangs.

aux salons de réception, et, pendant qu'ils regardaient les spectateurs prendre place, la musique des guides alternait avec celle des voltigeurs ou des grenadiers de la garde.

Une fois assis, l'Empereur, de sa lunette, fouillait les cols et recoins de la salle, et commençait le spectacle. Dans un entr'acte, Léon Rostaux avait coutume de faire venir l'auteur pour le complimenter, pendant que de son côté, M. le duc de Morny pronait la peine de venir nous faire une petite visite.

Les détails que je viens de donner plus haut constataient le cérémoniel observé lorsque les artistes appelés au château appartenaient à un théâtre de genre; mais quand c'était la Comédie-Française, il en était autrement.

Je me souviens qu'un jour, aux Tuileries, au cours d'un entretien relatif à la représentation que nous devions donner le soir même, en l'honneur de S. M. le roi Guillaume de Prusse, je regrettai à l'empereur III cette curieuse confidence: "Lorsqu'il me fait, me dit Sa Majesté, adresser la parole à un artiste peintre, musicien ou comédien, j'éprouve, quoi que je fasse, une sorte de gêne, de gauche embarras, craignant toujours de ne pas me servir, en le félicitant, de l'expression juste qui conviendrait d'employer pour lui être le plus agréable possible. N'est-ce pas Ponsard qui a dit, dans une de ses comédies: On insulte les gens qu'on flatte de travers."

Après avoir donné congé aux artistes, l'Empereur et l'Impératrice regagnèrent leurs appartements privés, pendant qu'on servait le thé à leurs invités.

Je reviens à Compiègne. Après avoir donné congé aux artistes, l'Empereur et l'Impératrice regagnèrent leurs appartements privés, pendant qu'on servait le thé à leurs invités.

En sortant de table on montait aussitôt en voiture pour gagner la gare, d'où un train spécial nous ramenait à Paris assez avant dans la nuit.

Un soir, elle m'ouvrit. Je suis entré et nous avons causé tous deux. J'ai des moyens de faire parler les femmes qui ne sont pas ordinaires. Je lui ai montré la pointe de mon couteau. Elle a eu peur, et une femme aime toujours mieux livrer les secrets d'une amie que de se voir couper la gorge. Un train partait au milieu de la nuit pour Hyères. Je m'y suis rendu. Appuyé, j'étais resté jusqu'au dernier moment auprès de la dame pour être parfaitement certain que l'autre ne serait pas avorté.

Mohammed-ben-Salah dit d'une voix très ferme. C'est sa faute. Après m'avoir vu, elle m'a bravé. Elle m'a regardé jusqu'à la bride. Elle a refusé de me rendre ce qui m'appartenait. Plus tard, elle voulait me quitter, je lui offrais de lui laisser sa part, et c'était juste... Mais comme elle se moquait de moi, je lui ai dit: est venue m'ouvrir. Je suis entré et nous avons causé tous deux. J'ai des moyens de faire parler les femmes qui ne sont pas ordinaires. Je lui ai montré la pointe de mon couteau. Elle a eu peur, et une femme aime toujours mieux livrer les secrets d'une amie que de se voir couper la gorge. Un train partait au milieu de la nuit pour Hyères. Je m'y suis rendu. Appuyé, j'étais resté jusqu'au dernier moment auprès de la dame pour être parfaitement certain que l'autre ne serait pas avorté. Par malheur, je n'ai pas arriver à Roquebrun qu'à neuf heures seulement, parce que je me suis égaré dans la campagne en essayant de passer sans demander mon chemin à personne. C'est ce qui m'a perdu. Quand je suis entré à la villa de mon associé, je l'ai d'abord enfermée chez elle, comme l'autre... Elle était seule, n'ayant pu encore se procurer de domestiques... Nous fvons eu une explication qui aurait pu mieux finir, si elle eût été raisonnable. Mohammed-ben-Salah dit d'une voix très ferme. C'est sa faute. Après m'avoir vu, elle m'a bravé. Elle m'a regardé jusqu'à la bride. Elle a refusé de me rendre ce qui m'appartenait. Plus tard, elle voulait me quitter, je lui offrais de lui laisser sa part, et c'était juste... Mais comme elle se moquait de moi, je lui ai dit: — Vous entendez cela, Fleury!

Chapitre de roman: Marie-Madeleine, GRAND ROMAN INÉDIT, PAR CHARLES MÉROUVÉL, DEUXIÈME PARTIE, BATARDS!

mande le maire. —"C'est-à-dire, peut-être non. —"Quand ? —A l'instant. Coquenard avait la prudence des vieux praticiens. Il tira le maire à l'écart par la manche de sa veste de toile blanche et lui glissa quelques mots dans l'oreille.

Le maire répétait d'un air navré: —Je ne peux pas croire... dans une commune si tranquille... Coquenard essaya de lui donner du courage en disant: —Il faut voir, s'assurer... Alors le maire s'adressa à un de ses voisins qui devint aussitôt bête comme la pierre.

dans un chemin tournant qui devait le conduire du côté de la gendarmerie. Puis la victoria de M. Turner, le guide de Luncheon, monté sur son siège, et les paysans qui se trouvaient sur la place de Roquebrun, se dirigèrent, Coquenard et le maire en tête, sans s'arrêter sur son veston de toile, vers la villa Beau Site. A ce moment, Pincougnon arrêté par les deux voyageurs et ramené de force dans le paisible village qu'il venait de quitter sans doute, n'avait plus figure humaine.

Le cadavre de la malheureuse femme gisait au milieu du salon dans une mare de sang. Il n'avait pas dû y avoir de lutte. Annon des meubles n'était dérangé. La victime avait été frappée par derrière d'un coup de couteau dans le dos. La mort avait été presque instantanée sans doute. En revanche, tous les meubles avaient été consciencieusement fouillés, mais l'assassin avait négligé leur contenu pour se s'attacher qu'à l'argent et aux valeurs de la morte.

monde, affolé du trouble apporté dans sa pacifique administration, qui prit la direction de l'interrogatoire. —"Vous n'avez demandé-t-il à Pincougnon. —"Mohammed-ben-Salah. —"Où êtes-vous né? —"A Tunis. —"Vous y demeurez ? —"Oui. —"Quelle rue ? —"De la Kasbah. —"Votre profession ? L'assassin hésita un instant, mais il répondit: —"Tenancier d'un établissement bien connu... d'une maison de rendez-vous, ou d'un café, si vous voulez, très en vogue à Tunis. —"Vous connaissez cette femme ? —"Depuis dix ans. —"Son nom ? —"Ursula Terrier. —"Française ? —"Oui. —"Que faisait-elle ? —"Elle était mon associée. —"Elle voulait vous quitter puisqu'elle est revenue en France ? —"C'était son intention, en effet. —"Elle vous en avait averti ? —"Jamais. —"Cependant pour ce voyage ? —"Elle l'avait déjà fait plusieurs fois. Une de ses anciennes camarades est établie à Marseille... Elle venait la voir...

Un coup d'œil dans la salle par le manteau d'arçon; la loge des souverains se trouvait de face, occupant tout le milieu du balcon; on y accédait par une large galerie attenante au vestibule.

Je reviens à Compiègne. Après avoir donné congé aux artistes, l'Empereur et l'Impératrice regagnèrent leurs appartements privés, pendant qu'on servait le thé à leurs invités.

Un coup d'œil dans la salle par le manteau d'arçon; la loge des souverains se trouvait de face, occupant tout le milieu du balcon; on y accédait par une large galerie attenante au vestibule.